du 23 septembre
au 9 octobre 10
théâtre de Grammont

R.E.R.

de Jean-Marie Besset

© L'avant-scène théâtre

mise en scène
Gilbert Désveaux

avec
Andréa Ferréol, Didier Sandre, Marc Arnaud, Mathilde Bisson, Brice Hillairet, Chloé Oliveres, Lahcen Razzougui

scénographie Alain Lagarde / lumières Pierre Peyronnet / costumes Alain Lagarde et Marie Delphin / son et images Serge Monségu

Production Théâtre des 13 vents - CDN Languedoc-Roussillon Montpellier, BCDV théâtre / Coproduction Théâtre Jean-Alary Carcassonne, Théâtre de la Tempête - La Cartoucherie Paris / Avec le soutien du Fonds SACD, du Jeune Théâtre National et de la Ville de Paris

photo Marc Ginot - création Alboine Romagnoli

réservations
04 67 99 25 00
hall de l'Office de Tourisme, Montpellier
theatre-13vents.com

13V
théâtre des 13 vents
centre dramatique national
languedoc-roussillon montpellier

© Jacqueline Chambord

DOSSIER PEDAGOGIQUE

Que sais-je ? in *Le Cercle des menteurs*, Jean-Claude Carrière	page 3
Générique	page 4
L'argument	page 5
Ceux qui avancent et ceux qui attendent – Gilbert Désveaux	page 6
R.E.R. Jean-Marie Besset – 7. Mère et fille…	page 7 et 8
Aller simple, introduction en forme de chronologie – Jean-Marie Besset	page 9 et 10
L'aveu d'Ersilia (*Vêtir ceux qui sont nus*)	page 12
Vêtir ceux qui sont nus – Luigi Pirandello - Acte II	page 13 et 14
L'aveu de Phèdre – Roland Barthes	page 15
Phèdre, Acte V (dernière scène)	page 16 et 17
R.E.R. (Retrouvailles sur fond d'orage – extrait)	page 19
La fausse agression du R.E.R. D	page 20
Le train de la peur	page 21
Les faits, l'enquête, un acte antisémite… 12 juillet 2004	page 22
Ne pas confondre justice et thérapie Robert Badinter, *Le monde* – sept 2007	page 23
La fille du R.E.R. – Film d' André Téchiné	page 24
Un train nommé mensonge, André Téchiné	page 25 et 26
Biographie de Jean-Marie Besset	page 27
Biographie de Gilbert Désveaux	page 28
Biographies des comédiens	page 29, 30 et 31
Sur la scénographie, Alain Lagarde	page 32
Biographie du scénographe	page 33
La fable – *Le garçon qui criait au loup* – Esope	page 34
L'apprenti sorcier in *Le je-ne-sais-quoi* et le *Presque-rien*, Vladimir Jankélévitch	page 35

Toutes les maquettes du décor de R.E.R. sont signées Alain Lagarde

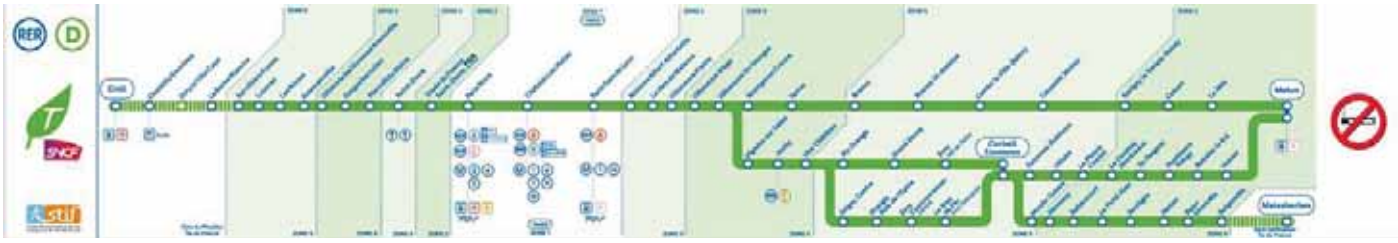
Que sais-je ?

Tchouang Tseu nous livre ce dialogue.

« Connaissez-vous une vérité qui puisse être unanimement admirée par tous les êtres. » demandait-on un jour à un sage chinois nommé Wang Yi.
« Comment pourrais-je connaître une pareille vérité » répondit le sage.
« Savez-vous au moins que vous ne la connaissez pas ».
« Comment pourrais-je le savoir » répondit Wang Yi.
« Autrement dit les êtres humains ne connaissent rien ».
« Comment le saurais-je ? ».

La vérité et alors ? Le Cercle des menteurs, Jean-Claude Carrière, Editions Plon

Tchouang Tseu :
Penseur chinois du IV siècle avant J.C. à qui l'on attribue la paternité d'un texte essentiel du Taoïsme le Zhuangzi



R.E.R.

de Jean-Marie Besset

texte édité à L'avant-scène théâtre

mise en scène **Gilbert Désveaux**

scénographie Alain Lagarde
lumières Pierre Peyronnet
costumes Alain Lagarde & Marie Delphin
son et images Serge Monsegu

avec

Madame Argense : **Andréa Ferréol**
Herman : **Didier Sandre**
Jo : **Marc Arnaud**
Jeanne : **Mathilde Bisson**
Un Vendeur, Un Policier : **Brice Hillairet**
Onyx : **Chloé Oliveres**
A.J. **: Lahcen Razzougui**

Production
Théâtre des 13 vents – CDN Languedoc Roussillon Montpellier, BCDV théâtre
Coproduction
Théâtre Jean-Alary Carcassonne, Théâtre de la Tempête – La Cartoucherie Paris
Avec le soutien du Fonds SACD et du Jeune Théâtre National

Création de la pièce le 3 mars 2010 au Théâtre Jean Alary à Carcassonne

Durée 2h

Argument

Deux jeunes couples aux extrémités de l'échelle sociale, et de la géographie francilienne : Au nord, Jeanne, caissière au Lidl de Drancy, et Jo, travailleur occasionnel dans une société de gardiennage. Au centre, Onyx, jolie intellectuelle aiguë du Quartier Latin, et son amant A.J., ingénieur exilé à Pékin.

La vie de ces quatre jeunes gens va s'entremêler à cause de la folie de Jeanne, des resquilles de Jo, de la vanité d'Onyx et du conformisme d'A.J.

Témoins de leurs passions et de leurs désespoirs, deux adultes que tout oppose : Herman, un grand avocat de gauche, juif et homosexuel, et madame Argense, une femme simple, que le repli identitaire et la peur du monde actuel ont rendue hostile à toute forme de différence.

L'imagination emballée de Jeanne met en mouvement un processus de collisions inattendues entre tous ces personnages, autour de ces thèmes qui traversent avec un grondement sourd la France d'aujourd'hui, tel le fil souterrain de la ligne du RER.

5. On ne part pas…

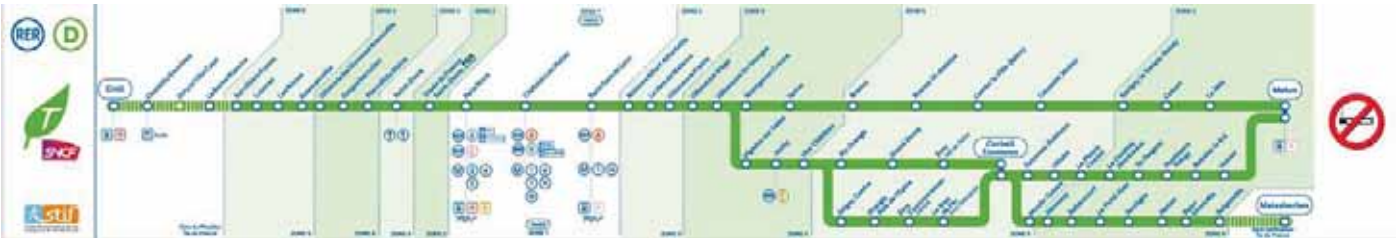
JEANNE (*un temps.*) J'en peux plus ! Je veux qu'il arrive quelque chose, un truc, n'importe quoi ! (*comme électrisé par le cri de Jeanne, Jo se lève et sort vers la chambre.*) Où tu vas ?... Où tu vas !... Je peux plus vivre comme ça !... Je veux partir !... Où tu vas ?
(*Jo est revenu, a enfilé un pantalon et un T-shirt, prend sa canette de bière*)
Tu vas pas sortir ? Tu vas pas sortir maintenant ?!

JO Ne crie pas.

JEANNE Où tu vas ?

JO Faire un tour…

R.E.R. Jean-Marie Besset (extrait)



Ceux qui arrivent et ceux qui attendent

Lire une nouvelle pièce de Jean-Marie Besset me ramène toujours à la découverte de *Villa Luco*, en 1989. À l'époque, jeune apprenti comédien, je voyais beaucoup de spectacles. Et voilà qu'enfin, je rencontrais un auteur, de ma génération, qui avait choisi le théâtre pour analyser la société française.

Dans son arbre généalogique littéraire, je placerais trois Français : Molière qui, le premier, utilise sa propre vie pour inventer matière à "divertir les honnêtes gens". Marivaux, qui explore les amours de ses contemporains dans un style analytique d'avant la psychanalyse. Nathalie Sarraute, qui cisèle la langue française avec une simplicité élémentaire.

Parmi ses contemporains, je chercherais plutôt du côté des dramaturges anglo-saxons, par exemple Edward Albee ou Tony Kushner, qui restent fidèles à la vocation première du théâtre : être un lieu de parole au cœur de la cité.

Et voilà que surgit ce *R.E.R.* qui bouscule les frontières de Paris et amène sur la scène des nouveaux venus, jamais encore croisés dans cette œuvre, plutôt centrée sur une certaine élite française.

Bien sûr Herman, l'avocat, est la déclinaison d'un personnage déjà vu dans les pièces de Jean-Marie Besset : puissant, parisien, littéraire, esthète… Le jeune AJ est aussi une figure connue : entreprenant, diplômé, pragmatique… Mais ici, leur amitié se joue par le truchement d'une jeune Parisienne intellectuelle, sexuelle et politisée. Ce triangle amoureux renvoie à celui de Cyrano, Christian et Roxane, mais une version où Cyrano aiderait Christian par amour pour… Christian.

L'autre « famille » déboule d'une banlieue paisible, pour se faire une place à l'intérieur de ce périphérique, nouvelle fortification qui coupe Paris de l'extérieur. Louise, Jeanne et Jo rassemblent toutes leurs forces pour juste arriver à ne pas couler. Mais ils restent volontaires, acteurs de leur propre destin. Jeanne ira jusqu'à inventer cette agression antisémite pour forcer le sien et, enfin, rejoindre les « people » qui peuplent la galaxie médiatique, dans l'espoir fou d'une notoriété plus ou moins éphémère.

Le R.E.R., comme tous les transports en commun, est une invention démocratique : une seule classe pour toutes les classes. Tous les milieux, toutes les religions, toutes les origines se croisent dans les wagons du Réseau Express Régional pour aboutir, souvent, à la gare du Châtelet-Les Halles. Et ce communautarisme à la française est au cœur de la pièce de Jean-Marie Besset : vieilles familles juives françaises, jeunes ambitieux d'origine maghrébine, vieux Gaulois râleurs, jeunes Blancs au chômage… La révolution est dans les gênes français. Mais, contrairement à 1789, la France est devenue un pays où les passerelles sont possibles entre les milieux, les métiers, les particularismes.

Ces personnages ne devaient pas se rencontrer. Le geste désespéré de Jeanne va bousculer l'ordre des choses. Mais, après la tempête, les personnages retournent à leur solitude. Riches ou pauvres, il manque toujours quelque chose ou quelqu'un. Sauf, peut-être, pour Jeanne qui aura brisé le miroir et sera passée de l'autre côté pour une autre vie.

Gilbert Désveaux, 11 janvier 2010

7. Mère et fille...

Un couloir au commissariat, la mère et la fille... La fille avec sa valise...

(elles sont dans les bras l'une de l'autre, un long temps.)

JEANNE — Ils m'ont jetée par terre. Ils m'ont coupé les cheveux. Ils m'ont dessiné des croix gammées sur le ventre. La dame de la station Blanc Mesnil a été très gentille avec moi.

LOUISE — On me dit une chose, et puis une autre... Je ne comprends rien à tout ce qui se passe.

JEANNE — C'est elle qui a téléphoné au commissariat. J'ai raconté l'histoire plusieurs fois... à cette dame... puis à Jo qui est venu me chercher... puis aux agents de police quand on est allé porter plainte... puis à mon avocat qui est là avec son assistante...

LOUISE — Pourquoi ils ont dit que tu étais juive ?

JEANNE — Ils ont trouvé ma vieille carte d'identité, dans ma valise... avec l'adresse de quand tu étais gardienne... « Elle habite dans le Seizième ! », le Noir a dit. « Dans le Seizième, il n'y a que des juifs ! »

LOUISE — Mais qu'est-ce que tu fabriquais entre Le Blanc Mesnil et Drancy à 6 heures du matin ?...

JEANNE — J'allais à Roissy Charles de Gaulle... J'allais passer le week-end à l'Eden Roc avec des amis anglais.

LOUISE — Avec Jo ?

JEANNE — Non, seule. Jo n'était pas invité.

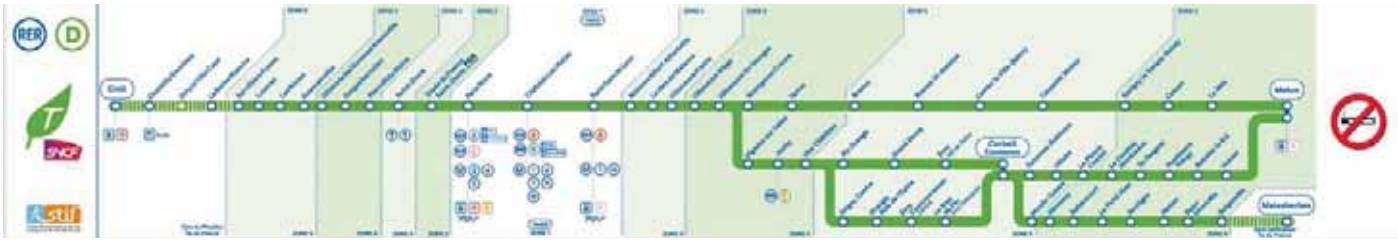
LOUISE — Un vendredi matin ?

JEANNE — Oui, avec les RTT, j'avais un jour de congé à récupérer.

LOUISE — Oui, sauf que M. Bouddaga a appelé chez moi à huit heures et demie pour savoir où tu étais...

JEANNE — C'est faux. Ils mentent, chez Lidl.

LOUISE — Ils mentent chez Lidl ?



JEANNE Depuis longtemps, j'avais fait ma demande de congé chez Lidl. J'avais demandé mon week-end pour aller voir ces amis anglais, à l'Eden Roc…

LOUISE Mais c'est où, ça, l'Eden Roc ?....

JEANNE Près de Nice... J'allais prendre la navette Paris-Nice de sept heures afin d'être à l'Eden Roc avec ces amis anglais pour le petit déjeuner. J'avais dit que je leur apporterais les croissants et les journaux anglais de l'aéroport.

LOUISE Tu m'as jamais parlé de ces amis anglais... Tu les as connus où, ces gens ?...

JEANNE A la gare du Nord... Un jour qu'ils allaient prendre l'Eurostar. On a sympathisé immédiatement…

R.E.R. Jean-Marie Besset, (extrait)

Aller simple.
Introduction en forme de chronologie

28 NOVEMBRE 1987. Wappingers Falls, Etat de New York, USA.

Tawana Brawley, une adolescente noire âgée de quinze ans, est retrouvée prostrée en position foetale dans un sac en plastique, les cheveux tailladés, couverte d'excréments et de graffitis racistes. Elle accuse six hommes blancs, dont un officier de police, de l'avoir enlevée, séquestrée pendant quatre jours, et violée.

1988. Dans un climat de multiplication des incidents racistes, l'affaire Brawley prend l'ampleur d'une controverse raciale nationale. L'avocat principal, Al Sharpton devient une vedette médiatique, une figure de la politique noire américaine.

6 OCTOBRE 1988, un grand jury établit qu'il s'agit d'une affabulation. La jeune fille aurait mis en scène son agression avec la complicité de sa mère, pour échapper à la colère de son violent beau-père.

9 JUILLET 2004. Entre Louvres et Sarcelles, Val d'Oise, France.

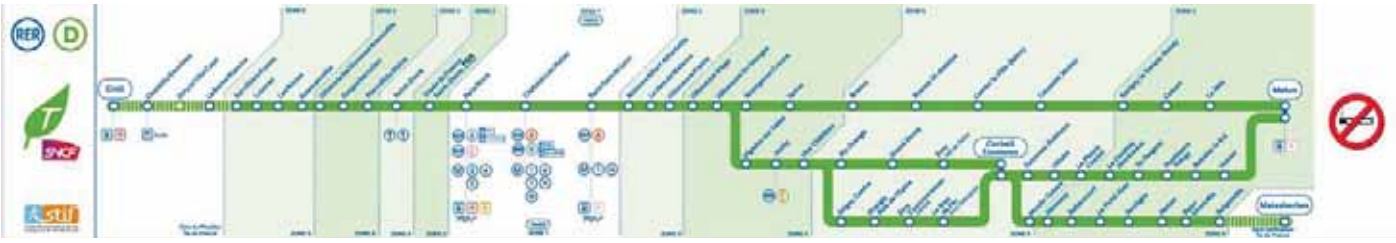
Marie-Léonie Leblanc, 23 ans, porte plainte contre six jeunes, Noirs et Maghrébins, qui l'ont violemment agressée alors qu'elle voyageait ce matin-là avec sa fillette de treize mois dans le RER D. Dans ce train où les passagers n'ont pas réagi, les six agresseurs ont violenté la jeune fille, qu'ils croyaient juive, lui tailladant les cheveux au couteau, lacérant son pantalon et son tee-shirt, et lui dessinant au marqueur des croix gammées sur le ventre.

Alors que les incidents antisémites sont en forte hausse, l'histoire de Marie-Léonie émeut la France entière et provoque des réactions politiques jusqu'au sommet de l'Etat.

Trois jours plus tard, Marie-Léonie Leblanc revient sur ses déclarations et avoue qu'elle a menti. Elle voulait attirer l'attention sur ses *problèmes personnels*, et déclare l'avoir fait *pour que ses parents et Christophe [son compagnon] s'occupent d'elle* alors que sa vie de couple avec ce dernier, un jeune menuisier, battait de l'aile. Acte contre-productif, puisque Christophe rompt avec Marie-Léonie dès le déclenchement de l'affaire.

Dans Le Monde, l'avocat de Marie-Léonie Leblanc, déclare : *« Elle aurait pu tenter sa chance au prochain jeu de télé-réalité ; elle a choisi de s'inventer un statut de victime pour accéder à la notoriété. »* Le philosophe Olivier Abel renchérit : « *La victimité est devenue la forme de légitimation de soi la plus aboutie ».*

J'habitais à New York, en plein quartier *bo-bo* de Manhattan, l'Upper West Side, quand l'affaire Tawana Brawley a éclaté. De même que j'étais revenu vivre à Paris, dans un appartement près de l'Hôtel de Ville, l'été où l'affaire « Marie L. » a défrayé la chronique. Deux adolescentes perdues, deux mythomanes, entraient à grand fracas dans l'imaginaire collectif en dénonçant des délits fictionnels à



caractère raciste ou antisémite. Sans leurs actes, je n'aurais sûrement jamais croisé la trajectoire de ces vies fragiles et désespérées –entre ghetto ravagé par la drogue dans le cas Tawana, existence privée d'horizon dans le cas Marie-Léonie. Les similitudes des deux affaires m'ont frappé : chaque fois un manque éperdu d'amour (« déficit affectif » dirait-on). Circonstances identiques. Mère remariée. Beau-père redouté. Petit copain au bord de la rupture. Stupéfiante symétrie des récits : six hommes blancs contre une noire, six hommes « de couleur » contre une blanche. Même solution pour s'en sortir « par le haut ». Mensonge déchaînant des forces immenses, qu'on a pu juger « disproportionnées » aux malheurs qui en étaient la cause. Mais l'étaient-elles, en fait ? Et qui peut juger du malheur ?

J'ai fait comme Pirandello quand il écrit *Vêtir ceux qui sont nus* : pas un saut dans la vraie vie, tout juste un observateur en embuscade dans une pièce de théâtre, le personnage du romancier Ludovico invite la jeune Ersilia à s'installer dans son meublé, au grand dam de sa logeuse.

Je n'ai pas cherché à rencontrer Tawana. Ni Marie-Léonie. Je ne suis pas tombé amoureux d'elles. A la rigueur, leurs *boy-friends* respectifs auraient pu retenir mon attention, mon fantasme. Car le désir homosexuel transgresse aisément les barrières sociales. L'avocat de « RER » convoque sans ambages le petit ami de sa cliente à un rendez-vous de tous les possibles.

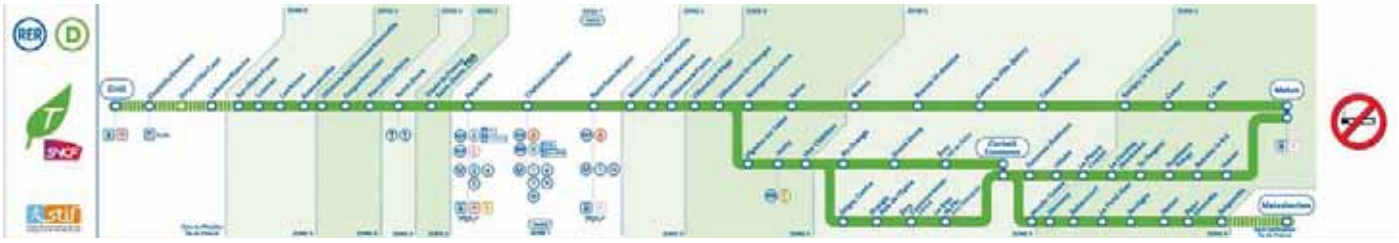
Tawana et Marie-Léonie m'ont touché. Etant blanc, je n'ai pas été victime du racisme. N'étant pas juif, je n'ai pas été victime d'antisémitisme. Etant un homme, je n'ai pas été victime de l'exploitation sexuelle. En revanche, plus jeune, j'ai pu avoir à subir l'homophobie. J'ai reconnu quelque chose de familier dans ces évènements. Et puis, ils me paraissent symptomatiques du monde où nous vivons si séparément et cependant tous ensemble. Celui de Marie-Léonie s'est même avéré atrocement prophétique : un an plus tard, le jeune Juif Ilan était torturé à mort dans une cave de la banlieue parisienne par la cruelle bande du caïd Fofana.

Il fallait écrire, raconter ces intersections, ces croisements inattendus, ces collisions sidérantes. Finalement Tawana et Marie-Léonie ont réussi leur coup. Sans doute pas comme elles l'espéraient. Leur invention ne leur a peut-être pas permis d'échapper à leur destin social. Mais elles ont déchiré le voile qui nous empêchait d'apercevoir leurs petites vies, ces vies qu'on pourrait dire *en souffrance*, tant elles ont du mal à advenir, tant elles ne comptent pas. Elles ont ouvert une faille dans le sol, béante, qui permet de distinguer, dans les entrailles de la terre, sous la chaussée de la rue Saint Honoré ou celle de Central Park West, *l'effort humain*, qui file dans des rames bondées, aux heures de pointe, dans le RER qui traverse de part en part, Est-Ouest, ou Nord-Sud, ou du train express A du Subway qui descend sa cargaison humaine des ghettos de l'Hudson vers les bureaux de downtown Manhattan et les ateliers de Brooklyn.

Jean-Marie Besset, 2 décembre 2008

Note : Les informations sur les sources de *Vêtir ceux qui sont nus* proviennent, outre les ouvrages cités, d'André Bouissy dans sa notice du Théâtre de Pirandello, Bibliothèque de la Pléiade.

Maquettes de R.E.R – Alain Lagarde



« Je m'amuse à vous montrer comme elle est belle, belle, très belle, cette comédie d'un mensonge dévoilé. »

Luigi Pirandello, *Vêtir ceux qui sont nus*, Acte III

(En exergue de *R E R*)

L'aveu d'Ersilia

Dans leur très grande majorité, les spectateurs de *Vêtir ceux qui sont nus* s'étaient émus au spectacle d'une malheureuse qui déclarait n'avoir « jamais pu être rien » et qui, parvenue au bilan final après s'être peu à peu détachée de son passé, constatait l'échec de son ultime mensonge, qui visait à lui donner une identité, une histoire, une respectabilité.

Vêtir ceux qui sont nus, Préface de Gérard Luciani, Editions Gallimard

10. Garde à vue.

JEANNE Je veux dire aussi pourquoi je l'ai fait.

LOUISE Dire quoi ?

JEANNE Que j'ai fait ça par peur de la solitude… pour me protéger de ma vie… je voulais qu'on m'aime…

R.E.R Jean-Marie Besset (extrait)

ERSILIA …Dites-le lui, dites-lui ce que j'ai fait, pour qu'il s'en aille !

LUDOVIC Mais pas du tout ! Personne ne peut vous reprocher de l'avoir fait.
.

ERSILIA Eh bien, c'est moi qui le lui dirai. Sache que je me suis offerte, dans la rue, au premier homme qui est passé.

LUDOVIC, *l'interrompant, avec feu, à Franco qui se couvre le visage de ses mains.*
Par désespoir ! A la veille de se suicider, comprenez-vous ?

FRANCO Oui, oui ! Oh ! Ersilia ?…

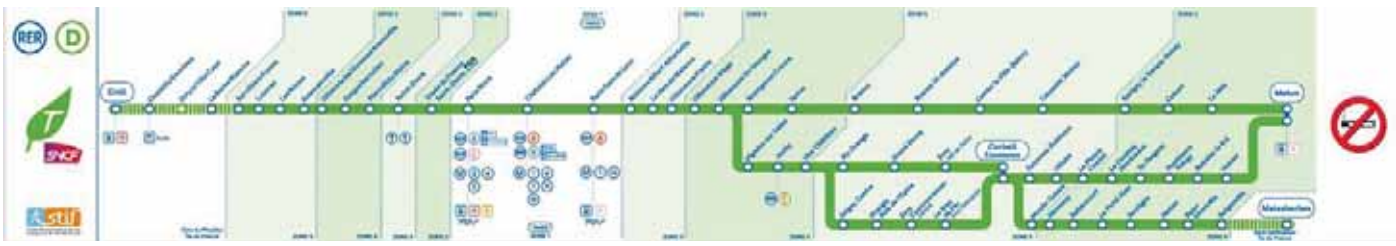
LUDOVIC Le matin suivant, elle s'empoisonnait dans un square, parce qu'elle n'avait pas dans sa bourse de quoi payer sa note d'hôtel ! Comprenez-vous ?

FRANCO Oui, je comprends ! Et mon remords s'en accroît, et l'obligation pour moi de réparer tout le mal que j'ai fait est plus forte que jamais !

ERSILIA, *dans un cri désespéré.*
Mais ce n'est pas toi !

FRANCO C'est moi !... moi ! Qui serait-ce d'autre ?

ERSILIA, *au comble de l'exaspération.*
Vous voulez donc que je vous dise tout, tout ? Même ce qu'on a honte d'avouer à soi-même ? (*Elle s'arrête un moment comme pour se dominer, puis avec fermeté, décision, le regard lointain, pareil à un regard de folle.)* Eh bien, écoutez ! J'ai froidement mesuré le dégoût que j'avais éprouvé le premier soir pour voir si je pourrais résister une seconde fois ! Je me suis poudré le visage avant de sortir de l'hôtel, avec le poison dans mon réticule, dans un tube de verre. J'avais trois de ces petits tubes, dans ma valise. J'étais institutrice. Ils me servaient, le cas échéant, à désinfecter. Tout en me poudrant, je me regardais, exactement, comme vous l'avez supposé, dans le miroir de ma chambre d'hôtel. Je me suis regardée au miroir, non pas seulement avant, mais encore après ce premier… essai, quand je sortais pour me tuer. Oui ! Et sur le banc de ce square, jusqu'au moment où j'ai pris le poison, je ne savais pas, je ne voulais pas savoir que je le prendrais. J'aurai pu, aussi bien, recommencer mon expérience de la veille, comme si de rien n'était. Si le hasard l'avait voulu, si quelqu'un était passé à qui j'aurai plu ou qui m'aurait plu, je ne sais pas si j'aurais encore pensé à me tuer. Je m'étais poudrée, et même je m'étais mis un peu de rouge aux lèvres, et j'étais vêtue exprès de cette robe bleue.



(*Elle se lève*.) Et si, aujourd'hui, je suis ici, d'ailleurs, qu'est ce que cela veut dire ? Cela veut dire que j'ai préféré ce dégoût à la mort, que je l'ai vaincu, après l'avoir comparé à la mort. Sans quoi je ne serais pas ici, chez un homme qui m'a écrit sans me connaître, pour m'offrir à coucher.

FRANCO, *avec une brusque résolution.*
Ecoute ! Je le sais, moi, je sais pourquoi tu parles ainsi, pourquoi tu éprouves cette volupté à te déchirer !

ERSILIA, *avec violence.*
Moi, me déchirer ? C'est vous !

FRANCO Ah ! Tu vois bien ! Tu le dis toi-même ! Tu sens que tu es la victime de la cruauté des autres ? Mais pourquoi ne veux-tu pas que l'un de ceux qui ont été cruels et que le remords ronge répare sa cruauté ?

ERSILIA Comment ? En me la faisant encore subir ?

FRANCO Mais non…

ERSILIA, *martelant ses paroles*
Je te dis que j'ai fait semblant ! Je te dis que ce n'est pas vrai ! Je te dis que j'ai menti, et je te le répète ! Ce ne sont pas les autres, ce n'est pas toi, c'est la vie qui est la coupable… ma vie qui dure encore, mon Dieu, quel désespoir… sans avoir, sans jamais avoir eu la moindre raison d'être ! Mais que faut-il te dire d'autre pour que tu t'en ailles ?

Vêtir ceux qui sont nus, Acte II Luigi Pirandello, version française de B. Crémieux et M.A. Comnène
Editions Gallimard

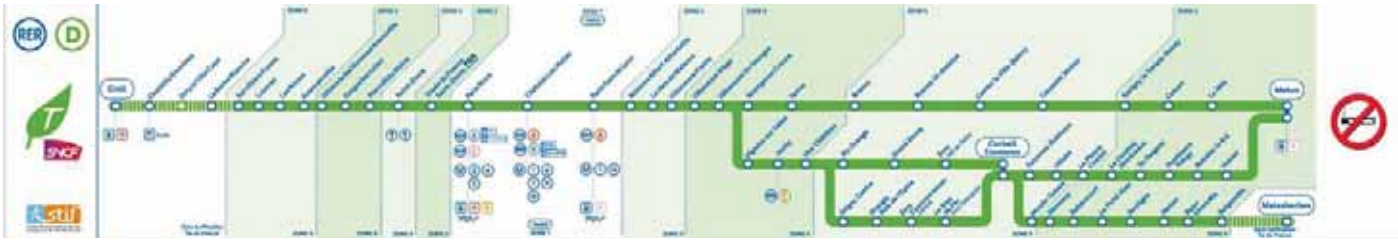
« Se taire, c'est ne pas agir, c'est tenir la parole enfermée. »
Roland Barthes

L'aveu de Phèdre

Qu'est-ce donc qui fait la Parole si terrible ? C'est d'abord qu'elle est un acte, le mot est puissant. Mais surtout c'est qu'elle est irréversible : nulle parole ne peut se reprendre : livré au Logos, le temps ne peut se remonter, sa création est définitive.

Aussi, en éludant la parole, on élude l'acte, en la passant à autrui, comme au jeu du furet, on lui en laisse la responsabilité ; et si l'on a commencé à parler par (un égarement involontaire) il ne sert à rien de se reprendre, il faut aller jusqu'au bout.

Sur Racine, Roland Barthes, Editions du Seuil, (extrait)



PHÈDRE

Thésée, Phèdre, Panope

THÉSÉE

Eh bien ! Vous triomphez, et mon fils est sans vie. Ah que j'ai lieu de craindre ! Et
qu'un cruel soupçon l'excusant dans mon cœur, m'alarme avec raison !
Mais, Madame, il est mort, prenez votre victime.
Jouissez de sa perte injuste, ou légitime.
Je consens que mes yeux soient toujours abusés,
Je le crois criminel, puisque vous l'accusez.
Son trépas à mes pleurs offre assez de matières,
Sans que j'aille chercher d'odieuses lumières,
Qui ne pouvant le rendre à ma juste douleur,
Peut-être ne feraient qu'accroître mon malheur.
Laissez-moi loin de vous, et loin de ce rivage,
De mon fils déchiré fuir la sanglante image.
Confus, persécuté d'un mortel souvenir,
De l'univers entier je voudrais me bannir.
Tout semble s'élever contre mon injustice.
L'éclat de mon nom même augmente mon supplice.
Moins connu des mortels je me cacherais mieux.
Je hais jusques au soin dont m'honorent les dieux.
Et je m'en vais pleurer leurs faveurs meurtrières,
Sans plus les fatiguer d'inutiles prières.
Quoi qu'ils fissent pour moi, leur funeste bonté
Ne me saurait payer de ce qu'ils m'ont ôté.

PHÈDRE

Non. Thésée, il faut rompre un injuste silence ;
Il faut à votre fils rendre son innocence.
Il n'était point coupable.

THÉSÉE

Ah père infortuné !
Et c'est sur votre foi que je l'ai condamné !
Cruelle, pensez-vous être assez excusée…

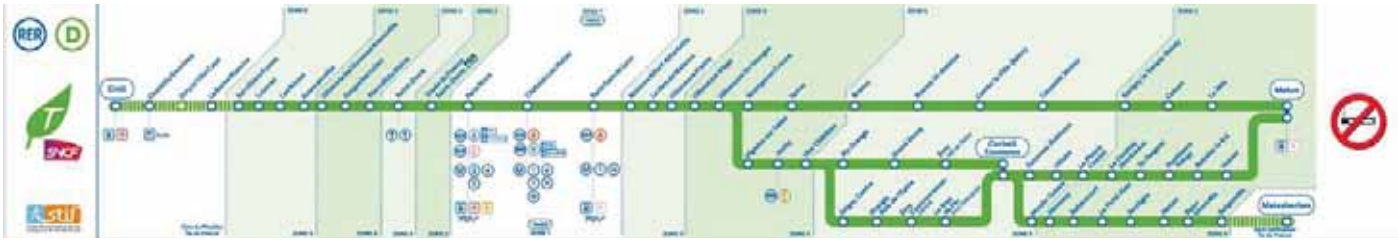
PHÈDRE

Les moments me sont chers, écoutez-moi, Thésée.
C'est moi qui sur ce fils chaste et respectueux
Osai jeter un œil profane, incestueux.
Le ciel mit dans mon sein une flamme funeste.
La détestable Œnone a conduit tout le reste.
Elle a craint qu'Hippolyte instruit de ma fureur
Ne découvrit un feu qui lui faisait horreur.
La perfidie abusant de ma faiblesse extrême,
S'est hâtée à vos yeux de l'accuser lui-même.
Elle s'en est punie, et fuyant mon courroux,
A cherché dans les flots un supplice trop doux.
Le fer aurait déjà tranché ma destinée.
Mais je laissais gémir la vertu soupçonnée.
J'ai voulu, devant vous exposant mes remords,
Par un chemin plus lent descendre chez les morts.
J'ai pris, j'ai fait couler dans mes brûlantes veines
Un poison que Médée apporta dans Athènes.
Déjà je ne vois plus qu'à travers un nuage
Et le ciel, et l'époux que ma présence outrage ;
Et la mort à mes yeux dérobant la clarté
Rend au jour, qu'ils souillaient, toute sa pureté.

PANOPE Elle expire, Seigneur.

THÉSÉE D'une action si noire
Que ne peut avec elle expirer la mémoire ?
Allons de mon erreur, hélas ! trop éclaircis
Mêler nos pleurs au sang de mon malheureux fils.
Allons de ce cher fils embrasser ce qui reste,
Expier la fureur d'un vœu que je déteste.
Rendons-lui les honneurs qu'il a trop mérités.
Et pour mieux apaiser ses mânes irrités,
Que malgré les complots d'une injuste famille
Son amante aujourd'hui me tienne lieu de fille.

Phèdre de Racine, Acte V, scène dernière



scène 3

SALLE 2
SALLE 2
Scène 4

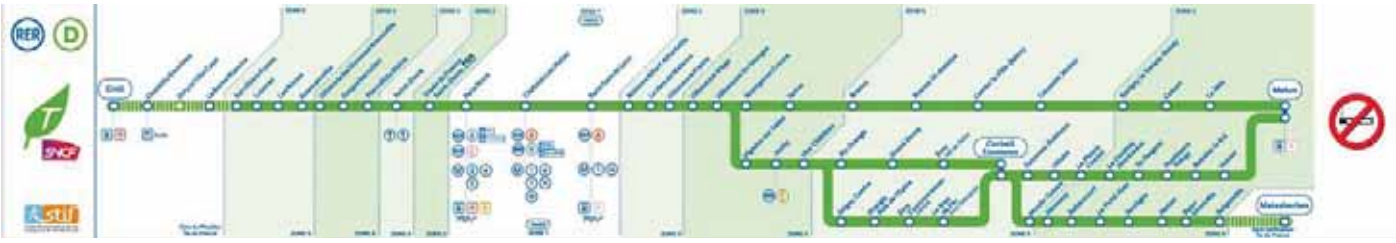
8. Retrouvailles sur fond d'orage

ONYX Je dis que la vérité profonde de l'histoire de Jeanne n'est peut être pas la vérité anecdotique du récit de Jeanne. Je dis que le discours de Jeanne n'est pas ce qui importe au fond. Que ce soit vrai ou faux, cette histoire, c'est symptomatique. Ça révèle l'inconscient profond d'une société française où les actes antisémites se multiplient.

A.J. Mais c'est la fille qui a crié au loup, c'est tout.

R.E.R. Jean-Marie Besset (extrait)

Maquette de R.E.R – Alain Lagarde



La fausse agression du R.E.R. D

juillet 2004

« Le silence dénoué… »

Le train de la peur

Le 9 juillet 2004, une jeune fille non juive Marie Léonie Leblanc prétend avoir été victime d'une brutale agression antisémite sur le RER D. Les fantômes de l'Histoire, la place que continue d'occuper le génocide de la seconde guerre mondiale dans l'imaginaire collectif expliquent sans doute la montée au créneau immédiate de la presse, de responsables politiques et d'associations sur cette affaire qui arrivait en pleine recrudescence d'actions violentes antisémites. L'emballement est néanmoins hâtif, il repose sur un dossier vide qui ne tient que sur la parole de la victime. De fait, 3 jours plus tard, la jeune fille avoue qu'elle a inventé l'histoire de toutes pièces et fait des excuses publiques à tous ceux que son mensonge a abusés.

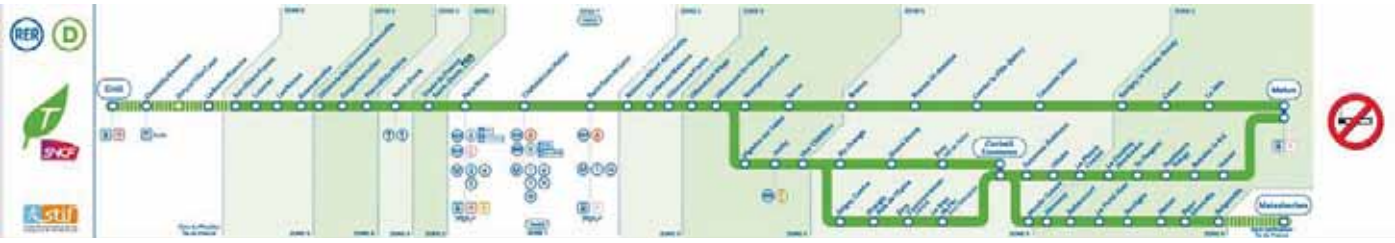
9. Le petit ami de Jeanne.

JO Ok, ben alors, je vais te dire… L'histoire de Jeanne… J'en sais pas plus que toi… Mais « mon sentiment », comme tu dis… C'est que peut-être ça s'est passé dans le R.E.R… Mais dans le R.E.R qui roule dans sa tête.

On sonne à nouveau. Herman sort ouvrir. Noir. Rafales de flash d'information, messages radio, écrans TV :

« La fausse agression du RER... Placée en garde à vue, Jeanne Argense revient sur ses déclarations... La mythomane du RER B voulait attirer l'attention sur ses problèmes personnels... La jeune fille fragile a été dépassée par l'emballement médiatique de son propre récit... Les politiques pris au piège du jeu des réactions hâtives... L'Elysée demande l'ouverture d'une enquête administrative... Le train de la peur était un train fantôme...»)

R.E.R. Jean-Marie Besset, (extraits)



Les faits, l'enquête…
Un acte antisémite ?

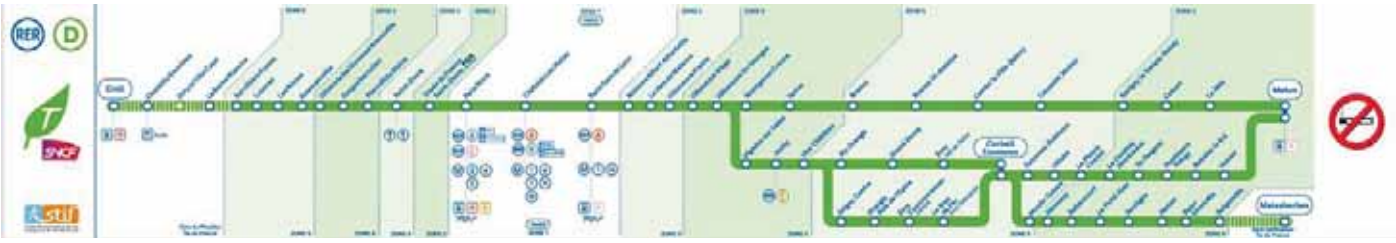
La première agression antisémite contre une personne non juive aurait eu lieu, de source policière, vendredi 9 juillet 2004 au matin sur la ligne D du réseau express régional RER de la SNCF, (train de banlieue parisienne). 6 jeunes, désignés comme étant d'origines maghrébine et noire, auraient agressé sur cette ligne, entre Louvres et Sarcelles (Val d'Oise), une jeune femme de 23 ans, indemne. Armés de couteaux, ils auraient coupé des cheveux à la jeune femme, accompagnée de son bébé de 13 mois, puis ont lacéré son tee-shirt et son pantalon, avant de dessiner au feutre noir 3 croix gammées sur son ventre. Selon la victime, l'un des malfaiteurs aurait dit avant l'agression, alors qu'il fouillait son sac pour lui voler 200 euros, découvrant une adresse d'identité dans le XVIème arrondissement de Paris, un des plus riches quartiers de la capitale, ''dans le XVIème il n'y a que des juifs''. Une enquête judiciaire a été ouverte et la SNCF a remis aux enquêteurs les enregistrements du système de vidéo surveillance du quai de la station de RER de Garges-Sarcelles (Val d'Oise) où sont descendus les agresseurs. Le ministre de l'intérieur Dominique Galouzeau de Villepin a parlé d'une agression ''ignoble'', et a ''donné des instructions aux services de police pour retrouver les auteurs dans les plus brefs délais''. Le président de la République, Jacques Chirac, a exprimé son ''effroi'' et demandé à ce que les auteurs de ''cet acte odieux'' soient retrouvés, ''jugés et condamnés avec toute la sévérité qui s'impose''. Les membres de la communauté juive de France se sont exprimés tour à tour : le président de l'Assemblée Nationale, Jean-Louis Debré, qui rappelait récemment qu'un de ses grand-père avait été rabbin, a exprimé ''la révolte devant ces actes ignobles'', concluant que ''la France ne peut accepter passivement de tels agissements parce que c'est l'âme et la tradition de notre pays qui est visée''. Le ministre de la santé, Philippe Douste-Blazy a déclaré : ''Au nom du gouvernement, je voudrais dire combien la haine, l'antisémitisme, le racisme et la xénophobie sont certainement les pires dérives mortelles pour notre démocratie''. Jean-Paul Huchon, président socialiste de la région Ile-de-France, a dénoncé la lâcheté des Français, rappelant que ''la France, pendant la guerre de 40, a été le seul pays qui ait donné des enfants juifs à déporter. Et maintenant on laisse des gens se faire attaquer comme ça sans réagir, sans rien faire''. Dominique Strauss Kahn, député socialiste du Val d'Oise, et François Pupponi, maire socialiste de Sarcelles, ont exprimé dimanche soir dans un communiqué commun, leur plus vive émotion et leur indignation ''après l'agression antisémite d'une jeune femme, vendredi dans le RER D. Ils ont dénoncé ''la lâcheté des agresseurs qui s'en sont pris à une mère de famille sans défense'' et ont déploré ''la passivité des passagers qui ne sont pas intervenus pour porter assistance aux deux victimes''. Nicole Guedj, secrétaire d'Etat aux Droits des victimes et membre du consistoire israélite central de France et du CRIF, qui regroupe l'ensemble des organisations juives de France, a lancé un appel à témoins pour retrouver les agresseurs, ''j'en appelle aux témoins pour qu'ils se manifestent et que l'on puisse très vite retrouver et sanctionner les auteurs de ces actes indignes''. Nicole Guedj s'est entretenue par téléphone avec la victime. Roger Cukierman, président du CRIF (Conseil représentatif des institutions juives de France) et vice-président du Congrès Juif Européen a réagi ainsi : ''Ce qui me frappe, c'est l'indifférence et la banalisation dans l'opinion publique face au phénomène antisémite''. Enfin, la section française du Congrès Juif Mondial a exprimé dimanche, ''son indignation''. ''La justice se doit de prendre la mesure de sa responsabilité quand elle relaxe des délinquants (allusion aux relaxes de l'humoriste noir Dieudonné) ayant commis des actes antisémites et racistes'', poursuivant, ''les forces de police doivent éliminer les zones de non droit où s'accumulent la drogue et les armes'', demandant ''des mesures exceptionnelles'' soulignant qu'elles ''sont impératives'', concluant ''qu'à l'instar du plan vigipirate anti-terroriste, un plan doit être mis en place sans délai. Il en va de l'avenir de la France''. Cette agression intervient au lendemain de l'appel aux français de Jacques Chirac à la vigilance et au ''sursaut'' face à la montée des intolérances, du racisme et de l'antisémitisme, jeudi à Chambon-sur-Lignon (Haute-Loire), élevé au rang de village des Justes par l'Etat d'Israël en reconnaissance de l'accueil de milliers de juifs pendant la deuxième guerre mondiale.

www.fil-info-france.com /12 juillet 2004

Ne pas confondre justice et thérapie

Se proclamer du côté des victimes est toujours politiquement profitable. Qui serait contre ? Nous sommes dans une société d'émotion qui se veut compassionnelle. Rien ne mobilise plus l'émotion que le crime et la souffrance des victimes, décuplée par la médiatisation et la puissance des images à la télévision. Cela nourrit la pulsion de vengeance qui est au cœur de la réaction humaine en présence d'un crime atroce. Mais la justice ne peut se confondre avec la vengeance ni avec la compassion pour les victimes. C'est ce qui rend son exercice si difficile. Devant la vague émotionnelle que suscite un crime odieux, les femmes et les hommes politiques se sentent interpellés.

Robert Badinter *Le Monde* (sur la politique pénale du gouvernement, 08 sept 2007)



Le film de

André Techiné

La fille du RER

(La beauté du mensonge)

18 mars 2009

« J'ai été secoué par la violence du geste de cette jeune femme et par tout ce qu'il a pu susciter. Cette histoire devenait un miroir de toutes les peurs françaises, des angoisses profondément ancrées dans notre société, un révélateur de ce qu'on appelle l'inconscient collectif. Comment le mensonge d'un individu se transforme en vérité par rapport à la collectivité et à ses hantises ? C'est un sujet passionnant. »

Extrait d'un entretien avec André Téchiné /www.commeaucinema.com

Un train nommé mensonge

En juillet 2004, une jeune fille déclara avoir été victime dans le RER d'une agression antisémite. Cinq ans plus tard, ce film retrace l'affaire et l'emballement médiatico-politique qu'elle suscita

Le Nouvel Observateur. *Quel a été l'élément déclencheur du film, le fait divers lui-même ou la pièce de Jean-Marie Besset ?*

André Téchiné. - J'avais été très marqué par la tempête politique et médiatique déclenchée par le fait divers, par les effets dévastateurs de ce qui n'était au départ qu'un mensonge et qui devenait une sorte de miroir où toutes nos peurs se reflétaient. Je m'étais dit alors que si le cinéma reprenait de nombreuses histoires criminelles, il s'intéressait assez peu au mensonge, et que cette histoire qui faisait se court-circuiter l'intime et le collectif était passionnante. Et puis je suis passé à autre chose, jusqu'à ce que je découvre la pièce, qui a confirmé mon désir de faire ce film. J'ai conservé les éléments de la pièce directement liés au fait divers et j'ai changé tout ce qui relevait de l'intime. J'ai lancé l'histoire à partir de la révélation par la mère *(Catherine Deneuve) du* nom de l'avocat *(Michel Blanc)*, qui, dans la pièce, était homosexuel, de manière à ce que Jeanne *(Emilie Dequenne)* puisse faire le montage de son mensonge à partir de ses propres frustrations, du passé de sa mère. Tous ces éléments figurent dans la première partie du film, avant que Jeanne ne monte sa machination, au lendemain de la révélation par la télévision d'une affaire de même type, qui a vraiment eu lieu mais n'a pas eu le même retentissement. Il y avait à cette époque une augmentation impressionnante des agressions racistes, et je tenais à montrer que le mensonge de Jeanne n'est pas une fantaisie décrochée de la réalité, mais qu'il s'établit sur des bases réelles. En fait, l'histoire n'a cessé de se construire, même une fois le scénario achevé, pendant la préparation. C'est là que j'ai eu l'idée des rollers, qui est devenue fondamentale. J'essayais d'être au plus près de ce que cette histoire peut dégager, en la rendant toujours plus vivante. Jusqu'au montage, j'ai modifié, supprimé, pour que les personnages demeurent vivants et conservent leur part de mystère.

N.O. - *La mise en scène de Jeanne, la fille du RER, a quelque chose de monstrueux...*
A. Téchiné. - Sa demande d'amour est si énorme qu'elle en fait presque un personnage de film fantastique. Certains éléments précis, physiques, se mêlent aux données idéologiques, comme la proximité du RER avec la maison où vivent Jeanne et sa mère. Ces trains qui passent jour et nuit ont nourri eux aussi son mensonge. Les personnages de beaucoup de films d'aujourd'hui me paraissent tièdes. J'ai pensé à une phrase de Rohmer qui disait que, si les personnages mentaient plus souvent, les films seraient meilleurs. Quand le garçon qu'elle aime *(Nicolas Duvauchelle)* la rejette, le dernier rempart contre la désintégration s'effondre. Jeanne est celle par qui le scandale arrive, son acte est monstrueux.

N. O. - *Le choix de Catherine Deneuve pour être la mère d'Emilie Dequenne est a priori étonnant...*
A. Téchiné. - *J'aime* bien ces coups de force. Déjà, la famille nucléaire de «Ma saison préférée» *(Marthe Villalonga, Catherine Deneuve et Daniel Auteuil)* était sans doute la plus improbable possible. Le lien entre les deux gagne en force ce qu'il perd en vraisemblance et permet de faire passer cette idée que soudain la fille devient plus populaire que sa mère. Emilie est farouche, fermée, mais aussi lumineuse et rieuse.

N. O. - Comme «les Témoins», votre précédent film, «la Fille du RER» produit une impression lumineuse...

A. Téchiné. - Les deux films sont très proches, ils retracent la traversée d'un tunnel et partent de quelque chose d'intime qui débouche sur le collectif. J'ai voulu que le film garde un caractère alerte, vif, qui permette une conclusion heureuse. Il y a un côté «après la tempête». J'ai balayé tout ce qui forçait dans le pathos, je tenais à ce que le spectateur juge à la fin que Jeanne est guérie.

Téchiné invoque Barthes

André Téchiné est venu au rendez-vous avec les «Fragments d'un discours amoureux» de Roland Barthes, dont un passage éclaire de manière étonnante un des enjeux de son film : «La catastrophe amoureuse est peut-être proche de ce qu'on a appelé, dans le champ psychotique, une situation extrême, qui est «une situation vécue par le sujet comme devant irrémédiablement le détruire» (Bruno Bettelheim) : l'image en est tirée de ce qui s'est passé à Dachau. N'est-il pas indécent de comparer la situation d'un sujet en mal d'amour à celle d'un concentrationnaire de Dachau ? L'une des injures les plus inimaginables de l'histoire peut-elle se retrouver dans un incident futile, enfantin, sophistiqué, obscur, advenu à un sujet confortable, qui est seulement la proie de son imaginaire ? Ces deux situations ont néanmoins ceci de commun : elles sont, à la lettre, paniques : je me suis projeté dans l'autre avec une telle force que, lorsqu'il me manque, je ne puis me rattraper, me récupérer : je suis perdu, à jamais.»

Pascal Mérigeau , Le Nouvel Observateur

« Téchiné ne représente pas, il sublime. »
Gérard Lefort, Libération, 18 mars 2009

Jean-Marie Besset

Né à Carcassonne, Jean-Marie Besset passe son enfance et son adolescence dans la petite ville de Limoux jusqu'à son baccalauréat. Diplômé de sciences économiques (ESSEC, 1981) et d'études politiques (IEP de Paris, 1984), il partage de 1986 à 1998 son temps entre New York, où il écrit, et la France, où ses pièces sont jouées. En 1999-2000, il est, auprès de Laura Pels, directeur délégué du Théâtre de l'Atelier. En 2001, il est élu au Conseil d'Administration de la SACD. Depuis 2002, il fait partie du comité de lecture du Théâtre du Rond Point. Nommé dix fois aux « Molières » (six fois comme « Meilleur auteur » et quatre comme « Meilleur Adaptateur »), Besset est lauréat du Syndicat National de la Critique Dramatique(1993), Prix Nouveau Talent Théâtre de la SACD (1993), Chevalier (1995), puis Officier (2002) des Arts et Lettres, Prix du Jeune Théâtre puis Grand Prix du Théâtre de l'Académie Française (1998 et 2005).

Il est l'auteur de Villa Luco (1984), La Fonction (1985), Fête Foreign (1986), Ce qui arrive et ce qu'on attend (1988), Grande école (1990), Marie Hasparren (1992), Un coueur français (1995), Baron (1997), Commentaire d'amour (1998), L'école de New York (2000), Rue de Babylone (2002), Les Grecs (2003), RER (2005), Perthus (2007), Un couple idéal (2008), *Je ne veux pas me marier* (2009), *Roch Ferré* (2009).

Il a également adapté Le bonheur des autres (Michael Frayn ; 1988), Le malin plaisir (David Hare ; 1989 ; Théâtre de l'Atelier 2000), Moulins à paroles (Alan Bennett ; 1990 ; avec Annie Girardot, Tsilla Chelton 2001), Quelque chose dans l'air (Hay Fever de Noël Coward ; 1991), La nourriture du feu (Jon Robin Baitz ; 1992), Danser à Lughnasa (Brian Friel ; 1992), L'oncle Paul (Austin Pendleton ; 1995), Arcadia (Tom Stoppard ; 1995 ; Comédie Française 1998), Un tramway nommé Désir (Tennessee Williams ; 1997 ; avec Caroline Cellier), Grand galop (Mary Louise Wilson & Mark Hampton ; 1997), Le bel air de Londres (Dion Boucicault ; 1998, avec Robert Hirsch), Copenhague (Michael Frayn ; 1998. MOLIÈRE 1999 meilleur adaptateur), Outrage aux moeurs (Moisès Kaufman; 2000), l'invention de l'amour (Tom Stoppard ; 2001), Tokyo bar (T. Williams, 2002), Trois jours de pluie (Richard Greenberg, 2002), Van Gogh à Londres (Nicholas Wright, 2003), À la folie pas du tout (Edward Albee, 2004), Un Cheval (Christophe Donner, 2005), Cité radieuse (Conor McPherson, 2006), Thomas Chagrin (Will Eno, 2006), Une souris verte (Douglas C. Beane, 2007).

Pour le cinéma, il a signé le scénario original du film d'Ismaël Merchant, La propriétaire, avec Jeanne Moreau. Il a également développé plusieurs scénarios à partir de ses pièces, dont *Grande école*, réalisé par Robert Salis (2004), et *La fille du RER* avec André Téchiné (2008).

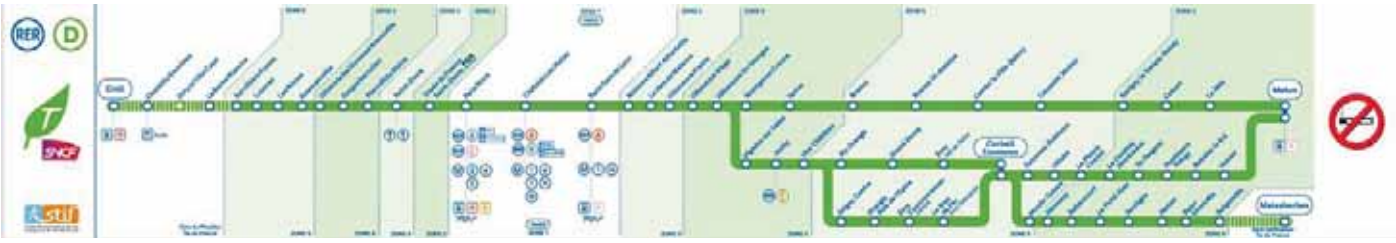
Depuis janvier 2010, il est directeur du Théâtre des 13 vents CDN Languedoc Roussillon Montpellier.

Au fil des mots

Jean Marie Besset ne pratique pas le dialogue pour rien, comme au temps du « nouveau théâtre ». Pas plus qu'il ne se contente du ping-pong cher au boulevard. Il creuse entre les deux, à leur jointure. Ses pièces sont brillantes : elles cultivent, à l'instar de la dramaturgie anglo-saxonne qu'il affectionne (de Wilde à Pinter) l'art de la conversation. Mais elles sont aussi inquiètes troublantes….

Le théâtre de Jean Marie Besset n'est pas un simple retour à l'ordre du dialogue. Les mots ne s'y réduisent pas à un échange d'idées, de sentiments ou d'impressions. Ils sont aussi une affaire de pouvoir.

Bernard Dort, Préface de *Ce qui arrive et ce qu'on attend,* Actes sud –papiers



Gilbert Désveaux

De 1986 à 1988, il suit une formation d'art dramatique chez Véra Gregh et Claude Aufaure qui avaient repris le cours de Tania Balachova.

En 1993, il crée sa compagnie, avec la volonté de présenter en priorité des textes inédits d'auteurs contemporains.

En 2000, associé à Jean-Marie Besset, ils inventent un festival de Théâtre annuel basé dans la région de Limoux : **NAVA** (Nouveaux Auteurs dans la Vallée de l'Aude), dont la onzième édition est en préparation pour l'été 2010.

Acteur, Gilbert Désveaux a été dirigé au Théâtre par Jean Gillibert, Francis Frappat, Eric Auvray, Jacques Rosner, Patrice Kerbrat… et joué Fédor Dostoïevski (**LES DEMONS**), Jura Soyfer (**ASTORIA**), Nathalie Sarraute (**POUR UN OUI OU POUR UN NON**), Jean-Marie Besset (**GRANDE ECOLE**, **MARIE HASPARREN** et **UN CHEVAL**)…

Producteur, Gilbert Désveaux a participé à plusieurs aventures théâtrales : **LE BEL AIR DE LONDRES** avec Robert Hirsch au Théâtre de la Porte Saint Martin, **COPENHAGUE** de Michael Frayn au Théâtre Montparnasse, **OUTRAGES AUX MŒURS, LES TROIS PROCÉS D'OCAR WILDE** de Moïses Kaufman au théâtre 14.

Entre 2000 et 2005, il signe avec Jean-Marie Besset plusieurs mises en scène : **COMMENTAIRE D'AMOUR** et **BARON** de Jean-Marie Besset au Théâtre Tristan Bernard, **LE JOUR DU DESTIN** de Michel Del Castillo au Théâtre Montparnasse, **ONCLE PAUL** d'Austin Pendleton au Théâtre du Rond Point, **TROIS JOURS DE PLUIE** de Richard Greenberg au Théâtre de l'Atelier.

En 2006, il met en scène **LES GRECS** de Jean-Marie Besset au Petit Montparnasse et **UN CHEVAL** de Jean-Marie Besset d'après un roman de Christophe Donner à la Pépinière Opéra.

Après avoir produit deux spectacles composés de monologues d'Alan Bennett (l'un avec Annie Girardot, l'autre avec Maïa Simon et Jean-Paul Muel) à la Maison de la Poésie et au Petit Montparnasse, il continue l'exploration de cette œuvre en réalisant un pilote pour la télévision à partir de **NUITS DANS LES JARDINS D'ESPAGNE** (avec Claire Nadeau).

A la Manufacture des Abbesses, il met en scène en 2007 **THOMAS CHAGRIN** de Will Eno, avec Robert Plagnol, puis **LE REGARD DES AUTRES** de Christopher Shinn en 2009.

Il continue son compagnonnage avec Jean-Marie Besset, en mettant en scène **PERTHUS** (création au Théâtre du Rond Point en 2008, reprises au Théâtre Marigny et au Vingtième Théâtre en 2010) et **R.E.R.** en préparation pour 2010 au Théâtre de la Tempête.

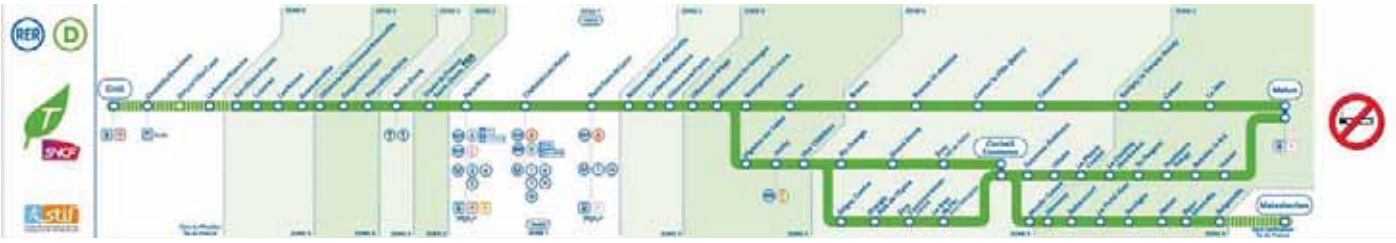
En janvier 2010 Gilbert Désveaux devient directeur adjoint et metteur en scène associé au Théâtre des 13 vents CDN Languedoc Roussillon Montpellier.

Didier Sandre

Il a joué au théâtre public et privé sous la direction de B. Sobel, P. Chéreau, A.Vitez, J. Lavelli, L. Bondy, J.P. Vincent J.P. Miquel, M. Béjart, G. Strehler, A. Brine. Il a reçu le prix du syndicat de la Critique pour ses interprétations dans « le Mariage de Figaro », « Madame de Sade » et « le Soulier de Satin », le Molière du meilleur acteur pour celle de « Un mari idéal » d'Oscar Wilde. Récemment il a joué sous la direction de Michel Fagadau, Didier Long, Christophe Lidon, Hans-Peter Closs, et Claudia Stavisky, Christian Schiaretti, Alain Françon. Parmi de nombreux films pour la télévision et le cinéma, on se souvient de « L'allée du roi » de N. Companeez, « Petits arrangements avec les morts » de P. Ferran, « Conte d'automne » de E. Rohmer, « Mystère Paul » d'Abraham Segal, « Montparnasse » de Michaël Hers, prix Jean Vigo 2009. Il prépare le rôle du baron de Charlus dans de « A la recherche du temps perdu » que tournera Nina Companeez au printemps 2010. Didier Sandre travaille régulièrement avec des musiciens dans des programmes qui marient musique littérature et poésie. Didier Sandre est Chevalier des Arts et Lettres et Chevalier dans l'ordre National du Mérite.

Andréa Ferréol

Elle étudie l'art dramatique avec Jean-Laurent Cochet à Paris. Puis, elle suit des cours au Centre dramatique du Sud-Est à Aix-en-Provence.
En 1973, Andréa tourne dans La grande bouffe de Marco Ferreri. Le film la révèle et lui ouvre les portes du cinéma européen. Aujourd'hui, Andréa Ferréol a plus de 100 films et 80 téléfilms à son actif.
Au cinéma, on la retrouve dans Servante et maîtresse de Bruno Gantillon, Despair de R.W Fassbinder, Trois frères de Francesco Rosi, Le dernier métro de François Truffaut, La nuit de Varenne d'Ettore Scolla, Le battant d'Alain Delon, Zoo de Peter Greenaway, Corentin ou les infortunes conjugales de Jean Marboeuf, Promis juré de Jacques Monnet, Sans espoir de retour de Samuel Fuller, Francesco de Liliana Cavani, Hors saison de Daniel Schmidt, Le fil de l'horizon de Fernando Lopez, Sono pazzo di Iris Blond de Carlo Verdone, ou encore L'amour en suspens de H. Van Ecken.
Pour la télévision, elle tourne sous la direction de Pierre Tchernia (Le passe-muraille et Lucienne et le boucher) mais aussi Au bon beurre d'Edouard Molinaro, Le fantôme de l'opéra de Tony Richardson, Piège pour une femme seule de Gérard Marx, Premier de cordée d'Edouard Miermans.
Au théâtre, Andréa joue Cyrano de Bergerac, Les Femmes savantes, Roméo et Juliette. Récemment, on a pu la redécouvrir dans Les monologues du vagin d'Eve Ensler au Théâtre Michel, L'anniversaire de Pinter à la Comédie des Champs-Elysées dans une mise en scène de Michel Fagadau et dans Transferts de J.P About au Théâtre Montparnasse.



Mathilde Bisson

Elle est née le 30 janvier 1985 à Toulouse.
En septembre 2003, elle intègre le conservatoire d'art dramatique de bordeaux et travaille avec Dominique Pitoiset. En septembre 2007, elle rentre au CNSAD. Pendant sa scolarité, elle travaille avec Andrzej Seweryn, Dominique Valadié Nada Strancar, Yann-Joël Collin et Jean-Damien Barbin.
Elle débute au cinéma avec Jérôme Bonnel dans La dame de trèfle et Nicolas Klotz pour Low life. A la télévision, elle participe à la série Engrenages de canal plus.

Chloé Olivères

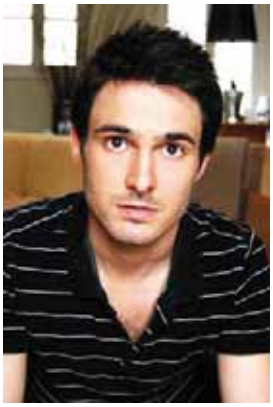
Elle entre au CNSAD en Septembre 2006 et a pour professeurs Dominique Valadié, Andrzej Seweryn, Gérard Desarthe, Daniel Mesguich, Alfredo Arias, Antoine Mathieu, Mario Gonzales, Caroline Marcadé… Depuis 2007 elle collabore avec Pierre Notte aux Portraits d'acteurs au Vieux Colombier. En février, puis novembre 2009, elle participe à des stages avec Ariane Mnouchkine, Alain Maratra et Kristyan Lupa. Elle a joué notamment dans Vania, histoire de la révolte d'après Anton Tchekhov (rôle de Sonia), mis en scène par Denis Moreau, à la MC 93 de Bobigny, Asservies de Sue Glover et Une famille ordinaire de José Pliya mis en scène par Maxime Leroux, Le Cid de Corneille mis en scène par Catherine Hirsch et Antoine Mory, et dans La comédie sans titre de Federico Garcia Lorca, mis en scène par Anahita Gohari. Pour ARTE, elle interprète une scène de Phèdre de Racine dans les grands rôles : Phèdre réalisé par Samuel Doux et Agathe Bermann. Pour France Culture elle travaille sous la direction de Christine Bernard-Sugy dans Nowhereville.

Marc Arnaud

Il a été formé au cours Florent puis au Conservatoire National d'Art Dramatique de Paris (CNSAD) et à la London Academy of Music and Dramatic Art (LAMDA). Il joue dans Machine sans cible écrit et mis en scène par Gildas Milin à la Chartreuse au festival d'Avignon 2007, spectacle repris au théâtre de la Colline en 2008. Il travaille avec Françoise Coupat (La Célestine de Fernando de Rojas au théâtre de la Croix rousse à Lyon en 2007) et Jean Christophe Blondel (tournée en Chine du Partage de Midi de Paul Claudel en 2009). Dans le cadre du week end Ca valse aux Subsistances à Lyon en 2008, il danse avec la chorégraphe Julia Cima. Il joue Valère dans Tartuffe mis en scène par Brigitte Jacques Wajeman dans le cadre des fêtes nocturnes de Grignan pendant l'été 2009.

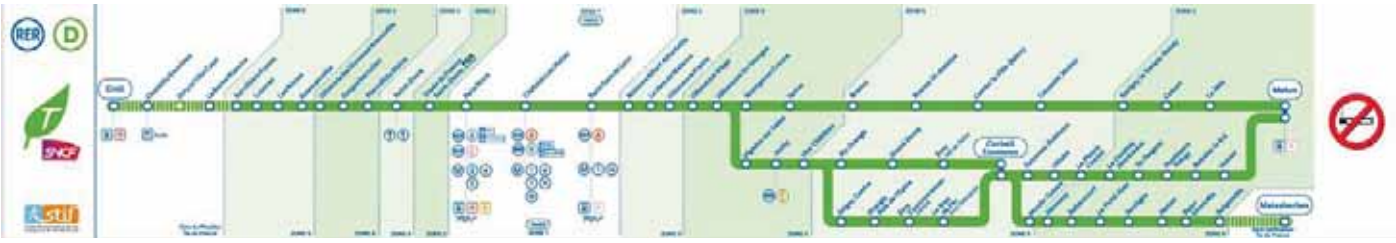
Lahcen Razzougui

Il entre au conservatoire supérieur d'art dramatique en 2004.
Ses professeurs sont Dominique Valadié, Andrzej Seweryn, Christophe Rauck, Nada Strancar et Jean-Paul Wenzel.
Il y joue les auteurs classiques, Shakespeare (Richard III, Richard II, Comme il vous plaira), Tchekov (Les méfaits du tabac, Platonov).
Puis, il joue Intendance de Rémi De Vos, mis en scène par Christophe Rauck, et travaille par la suite avec Wajdi Mouawad en jouant d'abord dans Littoral au CNAD puis Le sang des promesses qui est représentée dans la Cour d'Honneur du Festival d'Avignon 2009 dans une mise en scène de l'auteur.



Brice Hillairet

Il a été formé aux Cours Florent dont il sort en 2004 avec une nomination au Prix Olga Hörstig. Il tourne divers séries et téléfilms (Engrenages, Boulevard du Palais) puis deux long-métrages pour Arte (Un jour d'été de Franck Guérin ainsi que Nés en 68 de Olivier Ducastel et Jacques Martineau). Sur scène, il travaille avec Pierre Palmade (Ils jouent Palmade, au Point-Virgule), puis joue Christian dans le Cyrano Intime d'Yves Morvan au Guichet Montparnasse. Début 2010, il joue Perthus de Jean-Marie Besset au Vingtième Théâtre dans une mise en scène de Gilbert Desveaux.



La trajectoire tragique de Jeanne

RER est construit autour de deux histoires qui avancent en parallèle et qui finissent par se croiser par accident.

Avec, au cœur de la pièce, une ligne droite, la trajectoire tragique de Jeanne.

Comment évoquer ce voyage physique, entre Paris intra et extra-muros, mais aussi entre des univers mentaux si contrastés?

Un élément central, parallélépipède mobile, se déplacera au cœur du plateau, pour inventer un nouveau lieu à chaque scène. Ce "wagon" est la base de la scénographie. C'est lui qui bouge et tourne, pour embarquer le spectateur dans l'histoire.

Les éléments du dispositif sont réalistes. Mais, pris comme des fragments d'un environnement, ils se reconstruisent et se déconstruisent sur scène au gré de l'évolution de la pièce.

On reste dans des perspectives composées de lignes de fuite, de droites, d'angles et de rectangles, jamais de courbe, qui rendent compte de ce que la réalité urbaine peut avoir d'aigu, d'hostile, mais aussi de jazzy, de syncopé, d'élémentaire.

Les matériaux, les sons, la lumière, les couleurs… participent de cet ancrage dans notre réalité pour conférer à RER son poids de réalité dramatique.

Alain Lagarde, janvier 2010

Alain Lagarde

Après une formation de scénographe à l'Ecole du Théâtre National de Strasbourg, Alain Lagarde signe les décors de nombreux spectacles en France et à l'international aussi bien pour l'opéra, le théâtre, la danse et la comédie musicale.

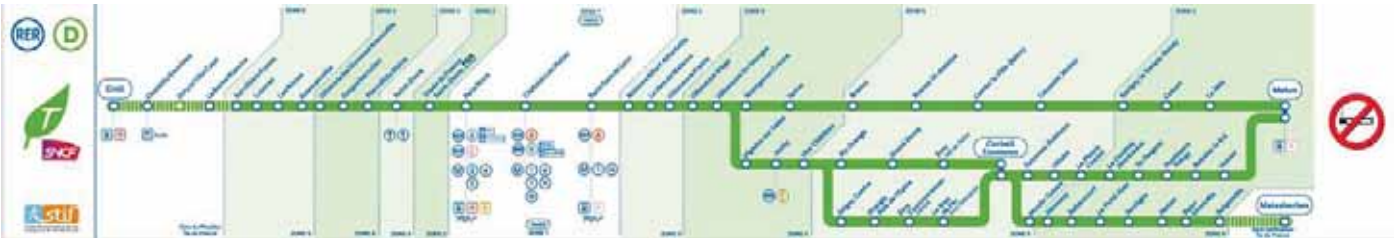
En 2005 il rencontre Dove Attia et Albert Cohen qui lui proposent la création des décors du **Roi Soleil** au palais des sports.

A l'opéra il signe les scénographies d'**Ariodante** d'Haendel à l'Opéra Garnier et de **Siroë** d'Haendelà la Brooklyn Academy of Music de New York dans les mises en scène de Jorge Lavelli. Pour le metteur en scène canadien Matthew Jocelyn, il réalise les décors du **Roi Arthus** de Chausson et de **Die frau ohne Shatten** de Strauss au Théâtre Royal de la Monnaie à Bruxelles, de **Lucia di Lammermoor** à l'opéra de Frankfurt, **Reigen** de Philippe Boesmans, **Alexandre Bis** et **Larmes de couteau** de Martinu, **La Ceccina** de Piccini. Il travaille aussi avec Olivier Bénézech sur de nombreux opéras comme **Boris Godounov** au théâtre antique d'Orange, **Le Chemineau** de Xavier Leroux, **Le Précepteu**r de Michèle Reverdy, **Don Giovanni, Idoménée** de WA Mozart, **les mamelles de Tirésias** de F. Poulenc. Il signe également la scénographie de **Maria Stuarda** de Donizetti au Grand théâtre de Genève dans la mise en scène d'Alain Garichot.

Au théâtre, il retrouve Matthew Jocelyn sur **La Tragédie de l'athée** de Cyril Tourneur, **Trois sœurs** de Tchekhov, **L'Annonce faite à Marie** de Claudel, **Macbeth** de Shakespeare, **Le Menteur** de Corneille au festival de Stratford au Canada. Il signe également les décors du **Jour du Destin** de Michel del Castillo et de **Trois jours de pluie** (mise en scène J.M Besset et Gilbert Désveaux), et dernièrement de **Perthus** de J.M Besset au théâtre du Rond-Point dans la mise en scène de Gilbert Désveaux. Avec Jacques Lassalle, il crée les décors et costumes des **Papiers d'Aspern** d'Henry James et de **Platonov** à la Comédie-Française ainsi que **Rue de Babylone** de J.M Besset au Théâtre du Montparnasse.

Pour le Ballet de l'Opéra National de Paris, Brigitte Lefèvre lui demande de réaliser les décors et costumes des **Familiers du labyrinthe** de Michèle Noiret et de **L'Envol d'Icare** de Thierry Malandain. Toujours avec Michèle Noiret il réalise les décors et costumes des **Arpenteur**s et de **Demain** au Théâtre National à Bruxelles

Actuellement il prépare **Julie** opéra de Philippe Boesmans avec Matthew Jocelyn, **RER** de J.M Besset et trois œuvres contemporaines dont la création mondiale **Le Bal** adapté du livre d'Irène Némirovski à l'Opéra de Hambourg.



La fable…

Le garçon qui criait au loup !

Il était une fois un jeune berger qui gardait tous les moutons des habitants de son village. Certains jours, la vie sur la colline était agréable et le temps passait vite. Mais parfois, le jeune homme s'ennuyait.

Un jour qu'il s'ennuyait particulièrement, il grimpa sur la colline qui dominait le village et il hurla : « Au loup ! Un loup dévore le troupeau ! »

A ces mots, les villageois bondirent hors de leurs maisons et grimpèrent sur la colline pour chasser le loup. Mais ils ne trouvèrent que le jeune garçon qui riait comme un fou de son bon tour. Ils rentrèrent chez eux très en colère, tandis que le berger retournait à ses moutons en riant toujours.

Environ une semaine plus tard, le jeune homme qui s'ennuyait de nouveau grimpa sur la colline et se remit à crier : « Au loup ! Un loup dévore le troupeau ! »

Une nouvelle fois, les villageois se précipitèrent pour le secourir. Mais point de loup, et rien que le berger qui se moquait d'eux. Furieux de s'être fait avoir une deuxième fois, ils redescendirent au village.

Le berger prit ainsi l'habitude de leur jouer régulièrement son tour… Et chaque fois, les villageois bondissaient sur la colline pour trouver un berger qui riait comme un fou !

Enfin, un soir d'hiver, alors que le berger rassemblait son troupeau pour le ramener à la bergerie, un vrai loup s'approcha des moutons…

Le berger eut grand peur. Ce loup semblait énorme, et lui n'avait que son bâton pour se défendre… Il se précipita sur la colline et hurla : « Au loup ! Un loup dévore le troupeau ! »

Mais pas un villageois ne bougea… « Encore une vieille farce ! dirent-ils tous. S'il y a un vrai loup, eh bien ! Qu'il mange ce menteur de berger ! »

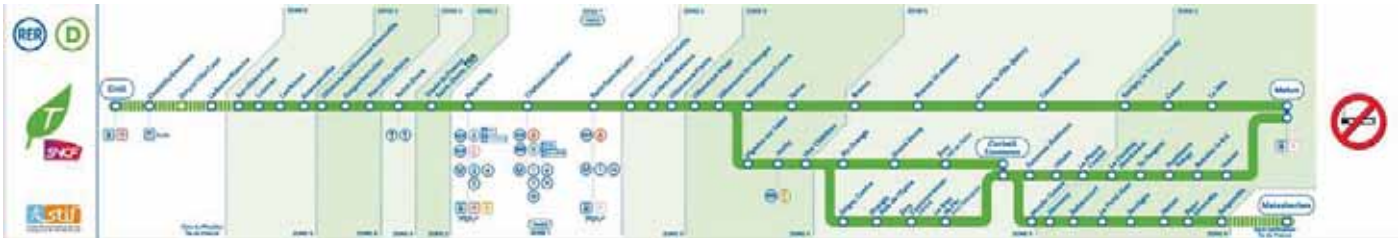
Et c'est exactement ce que fit le loup !

D'après Esope.

Esope esclave et fabuliste grec à qui on attribue la paternité de la fable comme genre littéraire et qui fut l'un des principaux inspirateurs de Jean de La Fontaine.

L’homme peut tout, sauf ne pas avoir fait ce qu’il a fait : il ne peut donc que presque tout ! Ou plus exactement : il peut défaire ce qu’il a fait, il ne peut défaire le fait d’avoir fait ; et ce fait s’appesantit lourdement sur ses épaules…

Vladimir Jankélévitch



Ce dossier a été réalisé

par

le service éducatif du

Théâtre des 13 vents

Valérie Bousquet : 04 67 99 25 12
valeriebousquet@theatre-13vents.com

Philippe Nocca : (professeur missionné) 06 13 29 02 81
phnocca@cegetel.net

R.E.R. / septembre 2010